

## Questions de culture

Victor-Laurent Tremblay, *Au commencement était le mythe*, Ottawa, Les Presses de l'Université d'Ottawa, 1991, 362 p.

Jean Désy, *La rêverie du froid*, Québec, Éditions La Liberté et Le Palindrome, 1991, 156 p.

Collectif, *Montréal imaginaire. Ville et littérature*, sous la direction de Pierre Nepveu et Gilles Marcotte, Montréal, Fides, 1992, 426 p.

Collectif, *Mer et littérature*, sous la direction de Melvin Gallant, Moncton, Les Éditions d'Acadie, 1992, 356 p.

Collectif, *Les pratiques culturelles de grande consommation. Le marché francophone*, sous la direction de Denis Saint-Jacques et Roger de la Garde, Québec, Nuit Blanche éditeur, 1992, 256 p.

Michel Gaulin

---

Number 69, Spring 1993

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/38744ac>

[See table of contents](#)

---

Publisher(s)

Productions Valmont

ISSN

0382-084X (print)

1923-239X (digital)

[Explore this journal](#)

---

Cite this review

Gaulin, M. (1993). Review of [Questions de culture / Victor-Laurent Tremblay, *Au commencement était le mythe*, Ottawa, Les Presses de l'Université d'Ottawa, 1991, 362 p. / Jean Désy, *La rêverie du froid*, Québec, Éditions La Liberté et Le Palindrome, 1991, 156 p. / Collectif, *Montréal imaginaire. Ville et littérature*, sous la direction de Pierre Nepveu et Gilles Marcotte, Montréal, Fides, 1992, 426 p. / Collectif, *Mer et littérature*, sous la direction de Melvin Gallant, Moncton, Les Éditions d'Acadie, 1992, 356 p. / Collectif, *Les pratiques culturelles de grande consommation. Le marché francophone*, sous la direction de Denis Saint-Jacques et Roger de la Garde, Québec, Nuit Blanche éditeur, 1992, 256 p.] *Lettres québécoises*, (69), 49–50.

---

Tous droits réservés © Productions Valmont, 1993

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

<https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/>

Victor-Laurent Tremblay, *Au commencement était le mythe*, Ottawa, Les Presses de l'Université d'Ottawa, 1991, 362 p., 33 \$.

Jean Désy, *La rêverie du froid*, Québec, Éditions La Liberté et Le Palindrome, 1991, 156 p., 19,95 \$.

Collectif, *Montréal imaginaire. Ville et littérature*, sous la direction de Pierre Nepveu et Gilles Marcotte, Montréal, Fides, 1992, 426 p., 24,95 \$.

Collectif, *Mer et littérature*, sous la direction de Melvin Gallant, Moncton, Les Éditions d'Acadie, 1992, 356 p., 24,95 \$.

Collectif, *Les pratiques culturelles de grande consommation. Le marché francophone*, sous la direction de Denis Saint-Jacques et Roger de la Garde, Québec, Nuit Blanche éditeur, 1992, 256 p., 25 \$.

# Questions de culture

Une brochette d'ouvrages qui témoignent d'une éclectique diversité de points de vue sur l'ancien comme le plus nouveau.

ESSAI  
Michel Gaulin

P OUR ARRIVER À CIRCONSCRIRE dans son ensemble la nature de la société canadienne-française ou québécoise, il fallait d'abord en établir le corpus. Cela s'est fait lentement au cours des quelque trente dernières années, par l'entremise, entre autres, pour nous, littéraires, et pour ne donner qu'un exemple, du *Dictionnaire des œuvres littéraires du Québec*. Ce travail de débroussaillage et de défrichage étant accompli, les chercheurs peuvent dorénavant se donner du champ et commencer à établir des synthèses. Chacun des ouvrages recensés ici témoigne, à sa façon, de cette entreprise.

## Littérature et inconscient collectif

Dans *Au commencement était le mythe*, Victor-Laurent Tremblay s'intéresse, à propos du roman québécois, à l'éternelle question des rapports entre la littérature et la société qui la produit. Conçu dans l'optique de l'anthropologie culturelle telle que l'ont développée Mikhaïl Bakhtine, Gilbert Durand et René Girard, son livre aspire à dégager la «signifiante ethnologique» (p. 2) d'un certain nombre d'œuvres représentatives pour arriver à dévoiler et à mieux comprendre les particularités de l'inconscient collectif canadien-français. Il s'agit donc ici d'une entreprise globalisante qui tient pour acquis, d'une part, à la suite d'André Belleau, que les œuvres littéraires sont des «sorte[s] d'équivalent[s] symbolique[s] du réel» (p. 3) et, de l'autre, que la littérature n'est pas simplement une collection d'œuvres distinctes, mais plutôt «un ensemble harmonieux inscrit dans le temps, comme une pièce liée à d'autres dans l'espace plus vaste de la culture» (p. 5).

Tremblay suit donc la courbe de l'évolution historique du discours romanesque canadien-français entre 1837, date de publication de *L'influence d'un livre*, de Philippe Aubert de Gaspé, fils et 1933, année où paraît *Un homme et son péché*, de Claude-Henri Grignon. Outre ces deux œuvres qui marquent un point de départ et un point d'arrivée, il s'intéresse également aux *Anciens Canadiens* (1863), de Aubert de Gaspé père et à *Angéline de Montbrun* (1884), de Laure Conan, en ajoutant, pour faire bonne mesure, un chapitre consacré à la tradition des «légendes», représentée ici par *La chasse-galerie* d'Honoré Beaugrand, publié en 1900, mais dont la matière remonte évidemment beaucoup plus loin dans l'imaginaire collectif.

L'histoire que Tremblay raconte est celle d'un genre qui, tenté à l'origine par le roman d'aventures et le roman sentimental, dut se replier rapidement sur le roman historique et sur celui du terroir. Il montre en effet le discours romanesque canadien-français de la fin du XIX<sup>e</sup> siècle et du début du XX<sup>e</sup> sans cesse tiraillé entre Apollon et Dionysos, entre les exigences d'un ordre rationnel voulu par la société et celles de pulsions plus instinctives du sein desquelles aurait pu prendre son envol le caractère d'individualité indissociable de l'œuvre pleinement réussie. Au centre de ce combat (et de l'inconscient collectif canadien-français), la vision ultramontaine du monde, que Tremblay fait remonter, avec l'historien Fernand Ouellet (p. 7), à l'épiscopat de Mgr de Laval. Cette hypothèse devait peser lourdement sur la vie émotive autant qu'intellectuelle de la collectivité et donner, au plan littéraire (souvent à l'insu, d'ailleurs, des auteurs qui n'en étaient pas moins, quoi qu'ils aient voulu, des produits d'un milieu et d'un moment), des œuvres déviées par rapport aux appels plus profonds de l'ordre nocturne qui préside à l'inconscient.

C'est ainsi que tout en insistant sur la valeur des vieilles légendes pour donner un caractère distinctif à la «littérature nationale» que l'on tentait d'implanter vers 1860, leurs promoteurs, l'abbé Casgrain au premier chef, avaient réussi à les vider, au dire de Tremblay, «de toute ambiguïté carnavalesque» (p. 82), si bien qu'elles ne représentaient plus qu'un souvenir éloigné de la transgression où elles avaient pourtant pris leur source. De même, *L'influence d'un livre*, œuvre d'un romancier inexpérimenté, mais manifestement tenté par le roman d'aventures, devait facilement prêter le flanc, par son «éclatement interne», ses «matériaux disparates» (p. 111) aux tripatouillages postérieurs de l'abbé Casgrain (toujours lui !), qui devait non seulement en changer le titre, mais en infléchir l'intention au profit du «message agriculturiste ultramontain» (p. 121). Aubert de Gaspé père, quant à lui, prend aux yeux de Tremblay le parti de l'histoire du passé plutôt que de celle qui se fait (p. 126), tandis que Laure Conan, après avoir imprudemment cédé, dans *Angéline de Montbrun*, selon les mots d'un de ses personnages, à la «volonté d'écrire sur la divine folie de l'amour» (p. 222), s'adonnera bien sagement, par la suite, «au roman historique comme la majorité des écrivains de son époque» (p. 223). C'est, selon Tremblay, *Un homme et son péché* qui brisera finalement



cette emprise en déjouant, sans doute bien inconsciemment, le «projet moral théocentrique du narrateur» (p. 267) au profit de deux *quêtes* frappées jusque-là d'interdiction par le discours officiel (parce qu'associées à un «projet bourgeois», *ibid.*), celles de l'argent et du sexe. Ce serait là d'ailleurs une des raisons du succès durable de cette œuvre, dans laquelle un public de plus en plus tenté de ruer dans les brancards aurait perçu les signes d'un début de changement.

Le bref compte rendu qui précède est forcément réducteur du projet ambitieux que Tremblay poursuit dans cet ouvrage. Pourtant, j'arrive mal à me défaire, face à ce discours savant, d'un sentiment de malaise persistant qui m'a accompagné tout au long de ma lecture. Si l'auteur s'est livré à une lecture approfondie et détaillée des œuvres qu'il a retenues, s'il réalise assez bien, dans l'ensemble, l'objectif qu'il s'était fixé, dans la mouvance de Bakhtine, de «faire dialoguer le texte avec son contexte» (p. 269), il me semble que sa lecture n'apporte, en définitive, rien de très neuf à ceux qui, par obligation professionnelle ou simple goût de la chose littéraire, auront longuement pratiqué les œuvres en question. Par ailleurs, l'appareil théorique lourd et souvent indigeste sur lequel Tremblay fonde son propos risque de rebuter bien des lecteurs qui pourraient utilement tirer parti de ses aperçus et de limiter ainsi l'audience de son livre à un public restreint de spécialistes.

## La rêverie et le froid

Le livre de Jean Désy, lui, *La rêverie du froid*, est destiné d'emblée à un plus vaste public. Il s'agit d'un ouvrage composite dans lequel l'auteur, combinant connaissances médicales et littéraires, s'interroge d'abord sur la physiologie de la rêverie éveillée pour en donner ensuite un exemple concret en rapport avec le froid. Son livre se veut un plaidoyer en faveur de la rêverie éveillée, située à mi-chemin entre la conscience et l'inconscient (p. 37) et dans laquelle il voit la source de l'activité créatrice qui permet «d'inventer et de réinventer le monde» (p. 11). S'inscrivant dans le sillage de Bachelard et de Gilbert Durand, sa réflexion sur la rêverie du froid, qu'il associe à une rêverie de mort (p. 12) passe en revue les rapports du froid avec de grands thèmes comme le silence, la solitude, l'immobilité et l'immensité. Désy donne plusieurs exemples du froid et de ses constellations dans la littérature mais, trop brève, trop peu structurée, cette partie de son ouvrage fait un peu l'effet d'un *patchwork* qui pourra intéresser le lecteur moyen, mais ne retiendra guère l'attention du spécialiste.

## Imaginaire de la ville et de la mer

*Montréal imaginaire* et *Mer et littérature* présentent deux conceptions radicalement opposées de l'ouvrage collectif. Fruit de la réflexion d'un groupe de recherche du même nom établi à l'Université de Montréal depuis 1986, le premier recueil, dont la parution était sans doute destinée à s'intégrer, officieusement tout au moins, au cadre des célébrations du 350<sup>e</sup> anniversaire de fondation de Montréal, se veut un ensemble rigoureusement conçu qui, époque par époque, genre par genre, retrace l'image de Montréal dans la littérature. Le second, au contraire, est lié à un événement ponctuel, l'inauguration d'un programme de doctorat au Département d'études françaises de l'Université de Moncton, qu'on a voulu marquer par le tenue d'un colloque «international» autour d'un thème cher à l'Acadie et à la littérature en général, la mer.

Ce dernier recueil, qui regroupe trente-trois communications, au hasard desquelles il est question, tout à la fois, de Saint-John Perse, Paul Claudel, Henri Bosco, comme d'Alain Grandbois, Anne Hébert ou

Yves Thériault, témoigne, s'il en était besoin, du bon état de santé de l'industrie du colloque universitaire chez nous, soutenue qu'elle est à grand renfort de fonds publics. Manifestement, bien des textes publiés ici n'auraient jamais vu le jour si ce n'avait été de ce colloque et, compte tenu de l'ennui massif qui se dégage de la plupart d'entre eux, auraient sans doute mieux fait de demeurer à l'état larvaire. Valent toutefois le détour, grâce au solide arrière-fond culturel qu'elles véhiculent, les communications de Henri-Dominique Paratte, «Conscience transatlantique et lieu de création ouvert : Europe Amérique, 1900-1990», de même que celles de Paulette Collet sur Gabrielle Roy et de Jean Morency sur Jacques Poulin, d'autant plus remarquables qu'il s'agit d'auteurs dans l'œuvre desquels la présence de la mer n'est pas de prime abord évidente.

Dans *Montréal imaginaire*, m'ont plu, en particulier, les contributions de Ginette Michaud sur les récits de fondation de Montréal (depuis Cartier jusqu'aux célébrations de 1942, en passant par la sœur Morin et Dollier de Casson), celle de Gilles Marcotte sur la ville dans le roman populaire au XIX<sup>e</sup> siècle («Mystères de Montréal») et celle de Michel Biron sur la «romance du libéralisme» au tournant du siècle, qui est en réalité un texte sur Nelligan, poète urbain et montréalais s'il en fut. Les autres communications m'ont fait davantage l'effet d'une nomenclature, peut-être parce que, portant sur des époques plus rapprochées de nous, elles étaient forcées de tenir compte d'un plus grand nombre d'œuvres. Il n'en reste pas moins que le recueil, dans son ensemble, constitue une bonne synthèse du portrait littéraire de Montréal.

## Culture et gros sous

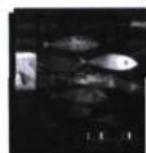
Le dernier collectif dont il sera question ici s'intéresse, par le biais des pratiques culturelles de grande consommation, à l'avenir de l'identité française en Amérique du Nord. Publié sous l'égide de la Chaire pour le développement de la recherche sur la culture d'expression française en Amérique du Nord (CEFAN) de l'Université Laval, il regroupe des contributions de chercheurs (dont certains, manifestement des étudiants) associés au Centre de recherche en littérature québécoise (CRELIQ) de la même université, ou encore de hauts fonctionnaires tels Roland Arpin (Québec) et Adam Ostro (Ottawa), de même que le témoignage de deux créateurs, Gaston Rochon pour la chanson et Vincent Nadeau (romancier).

Il était sans doute assez difficile de donner une unité d'ensemble à un recueil où l'on s'interroge tout à la fois sur les caractères propres à l'industrie et à la création intellectuelle, sur la spécificité du produit culturel québécois de grande consommation, sur les habitudes des consommateurs de produits culturels et sur les tenants et aboutissants des politiques de l'État en matière de culture. En somme, il y a un peu de tout pour tout le monde dans ce recueil, mais l'ensemble manque d'intégration et donne souvent l'impression d'avoir été réuni au hasard et trop rapidement (témoigne, entre autres, de ce dernier défaut, la tenue typographique et grammaticale passablement négligée, pour un ouvrage de provenance universitaire). En qualité de lecteur naïf toutefois, assez loin, dans ses préoccupations quotidiennes, de toutes ces questions de gros sous, j'ai particulièrement apprécié le texte de Julia Bettinotti sur les modes de production du roman Harlequin et celui de Roger Chamberland sur le vidéoclip de la chanson francophone qui m'ont ouvert une porte sur des mondes aux dimensions insoupçonnées pour moi.

**MONTREAL  
IMAGINAIRE**

Ville et littérature  
sous la direction de Pierre Nadeau et Gilles Biron

**MER ET  
LITTÉRATURE**



**LES PRATIQUES  
CULTURELLES  
DE GRANDE  
CONSOMMATION**

LE MARCHÉ FRANCOPHONE

